



Carlo Frabetti
Calvino-Calvina



CALVINO-CALVINA

Carlo Frabetti

CALVINO-CALVINA

Traduit de l'espagnol
par Faustina Fiore

(Les Grandes Personnes)

Collection dirigée par Florence Barrau
Illustration de couverture : Henri Galeron

Pour l'édition originale, publiée par Ediciones SM sous le titre *Calvina*
© Carlo Frabetti / Ediciones SM, Espagne, 2007

© Éditions des Grandes Personnes, 2010, pour la traduction française

Dépôt légal : août 2010

ISBN : 978-2-36-193013-4

N° d'édition : 174225

Impression n°1

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse

Éditions des Grandes Personnes
17, rue de l'Université 75007 Paris
www.editionsdesgrandespersonnes.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Annagilda, Simonetta, Robert, Giussi et Olivia,
une famille aussi exceptionnelle que celle de Calvina.*

LE JARDIN-JUNGLE

C'était une grande demeure, antique et délabrée, entourée par un vaste jardin dont personne ne s'occupait depuis bien longtemps, à tel point qu'il ressemblait davantage à une jungle qu'à un jardin. La maison n'avait pas l'air d'abriter des objets de valeur, mais une fenêtre était ouverte au rez-de-chaussée, et c'était là le genre de tentation à laquelle Lucrecio le Rat ne pouvait résister. D'ailleurs, si Concombre lui avait donné rendez-vous ici, c'était parce que le coup en valait la peine. Concombre ne se trompait jamais.

Il ne se trompait jamais, mais il était toujours en retard. Et encore, s'il venait, car parfois il n'apparaissait même pas.

Après avoir patienté plus d'une demi-heure, Lucrecio décida de faire le travail tout seul. Ça semblait facile et, si tout se passait bien, il donnerait sa part à Concombre en échange de son information. Il imita un aboiement et, constatant qu'il n'obtenait aucune réponse – il n'y avait donc pas

de chien dans la maison –, il escalada non sans difficulté la haute grille en fer forgé hérissée de pointes qui entourait le jardin.

Alors qu'il traversait silencieusement le petit parc, il crut pourtant apercevoir dans les fourrés des yeux luisants... un chat?

«Trop grand», pensa-t-il avec un frisson en évaluant la taille de l'animal d'après l'écartement de ses pupilles. «Mais si c'était un chien, il aurait aboyé!»

Il décida de ne pas s'attarder et courut à toute allure vers la maison, où il entra sans plus de précaution par la fenêtre ouverte.

Il était plus de minuit. Les propriétaires devaient dormir, car aucune lumière n'était allumée et on n'entendait pas le moindre bruit. Sans le faible clair de lune qui pénétrait dans le salon par cette même fenêtre, l'obscurité aurait été totale.

Le voleur sortit sa lampe de poche et s'apprêta à l'allumer. Il n'en eut pas le temps. Un grand lustre de cristal accroché au plafond s'illumina soudain, et Lucrecio se retrouva nez à nez avec un enfant qui le regardait d'un air sérieux, à moins de deux mètres. Un enfant pour le moins étrange : entièrement vêtu de noir, malingre, avec une grosse tête et des yeux bleus pénétrants, il ne devait pas avoir plus de dix ou onze ans. Et il était complètement chauve.

«Les fêtes de fin d'année sont encore loin, et tu ne ressembles pas beaucoup au père Noël, constata tranquillement le gamin.

– N'aie pas peur, petit», chuchota Lucrecio

avec un sourire forcé. Sa première impulsion avait été de s'enfuir en courant, mais il s'était retenu : s'il agissait avec brusquerie, le gamin se mettrait probablement à crier et, avec cette fenêtre ouverte, on entendrait ses appels depuis la rue. Quelqu'un pourrait s'approcher et lui mettre la main au collet pendant qu'il escaladerait la grille.

«Je n'ai pas peur, répliqua-t-il. Et je ne suis pas petit.

– Je ne voulais pas te vexer. C'est une façon de parler, tu sais... En réalité, tu es plutôt grand pour ton âge.

– Arrête tes bêtises. À moins que tu ne me donnes cinq ans, et avec mon visage et la manière dont je m'exprime, il est évident que j'en ai au moins le double, tu ne peux pas dire que je suis grand pour mon âge. Mais comme disait Napoléon, la taille n'est pas la grandeur. Même s'il est logique que les nigauds les confondent.

– Dis donc, je ne suis pas un nigaud ! Et pour ta gouverne, on m'appelle... Demetrio le Malin.

– C'est faux. Tu es Lucrecio le Rat, connu aussi sous le nom de Luc le Discret. Quoique ce surnom ne me paraisse pas très adapté, vu le bruit que tu as fait en entrant.

– Mais... comment sais-tu...

– C'est moi qui pose les questions, l'interrompt l'enfant. As-tu une famille ?

– Ça dépend de ce qu'on entend par là, soupira Lucrecio. Ma femme m'a quitté il y a quelques mois, et elle me laisse à peine voir notre fille. Elle pense que j'ai une mauvaise influence sur elle.

– À première vue, je suis d’avis qu’elle n’a pas tort, commenta le gamin avec une moue de dédain.

– Eh là, pas si vite ! protesta Lucrecio. Mon... métier ne fait pas forcément de moi un mauvais père.

– Tu crois que tu es un bon père ?

– Peut-être pas un père exemplaire, mais je peux te jurer que ma fille est ce qui compte le plus au monde pour moi. Je ferais n’importe quoi pour elle.

– Parfait. C’est précisément ce qu’il me fallait.

– Pardon ?

– J’ai besoin d’un bon père.

– Pour qui ? Pourquoi ?

– Pour le moment, je répondrai seulement à la première question : pour moi.

– Tu plaisantes ?

– Absolument pas. C’est une affaire très sérieuse. Tu n’es pas très beau à voir mais, faute de solution de rechange, je pense que tu feras l’affaire.»

Lucrecio commençait à se sentir passablement inquiet. Ce n’était pas la première fois qu’il se faisait surprendre au cours d’un cambriolage, mais il ne s’était encore jamais trouvé dans une situation aussi abracadabrante.

« Je crois qu’il vaut mieux que je m’en aille, dit-il après un instant de silence. Quant à toi, tu devrais être au lit, à cette heure-ci... »

Il voulut repartir par où il était entré, mais l’enfant sortit une télécommande de sa poche et

appuya sur un bouton. Avec un bruit sec, une épaisse grille s'abattit telle une guillotine du haut de la fenêtre, barrant la route au voleur perplexe. Il se tourna vers l'enfant :

« Écoute...

– Calvino. Je m'appelle Calvino.

– Eh bien, Calvino, il vaut mieux pour nous deux que je reparte tranquillement. Tu vas donc me faire le plaisir de rouvrir cette fenêtre. Sinon...

– Sinon ?

– Je serai obligé de recourir à la force.

– Un bon père comme toi n'emploierait pas la force contre un pauvre enfant sans défense.

– Je n'ai pas l'intention de te tuer ni de te casser un bras, mais il va bien falloir que je t'arrache cette télécommande des mains.

– Inutile. Tiens », dit Calvino en la lui tendant.

Lucrecio chercha le bouton d'ouverture de la grille, mais il ne comprenait aucun des signes étranges qui figuraient sur les touches ; il en pressa plusieurs au hasard, sans résultat.

« Très bien, fit-il. Même si ce n'est pas dans mes habitudes, je sortirai par la porte.

– Je doute que tu puisses l'ouvrir. C'est une porte blindée, à l'épreuve des chapardeurs incompetents.

– Écoute, ce petit jeu commence à me fatiguer », reprit Lucrecio en s'efforçant de paraître calme, même s'il l'était de moins en moins. « Tu ne peux pas me retenir ici contre mon gré. Si tu ne me laisses pas sortir...

– Tu appelleras la police ? Vas-y. Le téléphone est là. »

LE LOUP-CHIEN

Ils étaient tous les deux assis face à face dans des fauteuils près de la cheminée, dans la sombre bibliothèque emplie de livres qui jouxtait le salon.

«Je vais te faire une offre que tu ne pourras pas refuser, dit Calvino. À moins que tu n'aies envie de retourner en prison.

– Je ne suis jamais allé en prison, mentit Lucrecio.

– Trois fois. Et en ce moment, tu es en liberté conditionnelle, ce qui signifie que si tu es pris en train de récidiver...

– Comment sais-tu..., commença Lucrecio, mais Calvino l'interrompit :

– Je t'ai déjà dit que c'était moi qui posais les questions. En réalité, tu n'auras presque rien à faire. Juste vivre ici et te raser le crâne.

– Mais...

– Ne me coupe pas la parole. Mon père a dû partir précipitamment, et je ne sais pas s'il pourra

revenir de sitôt. S'il est porté disparu, ou tout simplement si on découvre qu'aucun adulte ne vit avec moi, on me placera dans l'un de ces instituts pour orphelins et enfants abandonnés, ce que je veux éviter à tout prix. J'ai donc besoin de quelqu'un qui occupe la place de mon père et qui sorte le chien de temps en temps pour que les voisins n'aient aucun soupçon.

– Quel chien? Il n'y a pas de chien ici!

– Tu croyais réellement que Loki se laisserait tromper par ton aboiement pathétique? demanda froidement Calvino. Loki!»

Ce fut comme si, dans un coin de la bibliothèque, l'obscurité se matérialisait en une énorme bête noire. Un loup gigantesque s'approcha silencieusement et posa sa tête sur les genoux de l'enfant.

«Ce... ce n'est pas un chien..., balbutia Lucrecio, qui se rappelait avoir aperçu ces yeux dans le jardin.

– C'est un loup canadien. Et comme, en fin de compte, les chiens ne sont rien de plus que des loups apprivoisés, on peut être d'avis que Loki est un grand chien. Il y a bien des gens qui ont des chiens-loups, moi, j'ai un loup-chien.

– Mais les loups canadiens sont d'un gris très clair, objecta Lucrecio.

– Je vois que tu t'y connais en animaux, approuva Calvino. Ça me plaît. C'est vrai, les loups canadiens ont souvent un pelage très clair afin de se confondre avec la neige. Loki souffre d'un rare

cas de mélanisme : c'est l'équivalent d'une panthère noire pour un loup.

– Il doit peser plus de quatre-vingts kilos, jugea Lucrecio avec un mélange d'admiration et de terreur.

– Quatre-vingt-cinq. Tu as l'œil. À force de voler des poules ?

– Pour qui me prends-tu ? Je...

– Je sais, je sais : tu es un voleur civilisé, élégant et honnête, qui ne cambriole que de riches demeures. »

Il y eut un silence, puis Lucrecio reprit :

« Tu n'as pas de famille, à part ton père ?

– Seulement un grand-père, je crois. Je dis "je crois", parce que ça fait des années qu'on ignore où il est. Ma mère est morte, et elle était fille unique, tout comme mon père, tout comme moi.

– J'en suis désolé.

– Il n'y a pas de quoi. Je me passe volontiers d'un rival.

– Je parlais de ta mère.

– Oh, il n'y a pas de quoi non plus. C'était une sorcière. Elle a essayé de tuer mon père.

– Charmante famille !

– Voilà pourquoi je te propose d'en faire partie. Le marché te convient-il ?

– Il faut juste que je vive ici et que je sorte... Loki de temps en temps ?

– Et que tu te rases le crâne. Ma calvitie est héréditaire. Mon père n'a pas plus de cheveux que moi. Enfin, c'est plutôt l'inverse.

– Et de quoi vivrons-nous ?

– De ce que nous donneront les distributeurs automatiques. J'ai gardé la carte bancaire de mon père, et son compte en banque est suffisamment approvisionné pour nous permettre de subsister pendant... longtemps.»

Après un nouveau silence, Lucrecio hasarda :

«Je suppose que si je refuse, Loki me sautera dessus et m'immobilisera pendant que tu appelleras la police ?

– Et tu finiras quand même le crâne rasé», ajouta Calvino avec un sourire mauvais.

L'ARMOIRE-CHAMBRE

La chambre du père de Calvino était grande et confortable, mais sinistre. Les meubles avaient l'air très vieux, et les rideaux, le couvre-lit et le tapis étaient noirs. Face au lit était accroché un tableau assez saisissant : le portrait d'une femme très pâle, toute de noir vêtue, dont les longs cheveux bruns se confondaient avec la robe et le fond sombre du tableau. Sans ses lèvres rouge vif, on aurait dit un portrait en noir et blanc. Mais le plus oppressant était que les grands yeux de la femme semblaient fixer celui qui la regardait. Après l'avoir longuement observé, fasciné, Lucrecio le décrocha et le posa par terre face au mur : il n'avait aucune envie d'être suivi partout par ce regard insistant.

La chambre disposait de sa propre salle de bains. Lucrecio remplit la vieille baignoire émaillée à ras bord et se plongea dans l'eau chaude. Il éprouvait le besoin de se détendre après toutes ces émotions. Il y resta plus d'une demi-heure,

puis se sécha paresseusement avec une serviette noire moelleuse avant d'aller se coucher.

Le lit était très confortable, et aucun bruit ne troublait le calme de la nuit. Pourtant, le sommeil ne vint pas. L'accord insolite que Lucrecio venait de sceller d'une poignée de main avec cet étrange enfant chauve le rendait nerveux. Et si quelqu'un découvrait qu'il avait pris la place du père de Calvino? Non, on ne pourrait l'accuser de rien de tel. Il n'avait aucunement l'intention de se faire passer pour le père du gamin ; il se contenterait de vivre ici, tout simplement. Si les choses tournaient mal, il pourrait toujours prétendre être le jardinier et ne rien savoir de plus. On ne pouvait pas l'inculper pour s'être rasé le crâne et pour avoir promené le chien – enfin, le loup...

Malgré sa fatigue, il ne parvenait toujours pas à s'endormir, ni à stopper le flot de pensées qui tournoyaient dans sa tête. Il se releva et décida d'aller faire un petit tour au clair de lune dans le jardin. Calvino lui avait dit qu'il pouvait (et même qu'il devait) utiliser les vêtements de son père ; il ouvrit donc la grande armoire en acajou qui trônait dans un coin de la pièce dans l'espoir d'y trouver une robe de chambre.

À l'intérieur, des vêtements noirs, mais pas de robe de chambre. L'armoire était cependant très profonde, et il y avait une seconde rangée de cintres derrière la première. Lucrecio y plongea la main et tendit le bras. Il fut alors surpris de ne pas toucher le fond du meuble. Il enfonça l'épaule, puis le haut du corps, et finit par entrer tout entier

dans la forêt de vêtements qui le pressait de tous côtés, comme une foule massée devant un cinéma. Il y faisait d'ailleurs aussi noir que dans une salle de cinéma.

Lucrecio frissonna en repensant aux histoires du *Monde de Narnia*, qui l'avaient beaucoup marqué, petit. Mais son surnom de « Rat », qui lui venait de sa capacité à se glisser partout et de son insatiable curiosité, n'était pas un hasard. Il continua donc à se frayer un chemin entre les vêtements jusqu'à ce qu'il débouche dans un endroit plus dégagé, comme si l'armoire donnait sur une autre pièce. Il fit ensuite deux pas à l'aveuglette, les bras tendus, et toucha quelque chose. La terreur le paralysa.

Il avait effleuré un visage humain.

Son surnom lui venait aussi de la vitesse stupéfiante à laquelle il était capable de prendre la fuite quand une retraite stratégique s'imposait. Ce soir-là, il lui fit honneur. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il retourna dans la chambre, referma l'armoire à clef, et se cacha sous le lit.

Lentement, une patte après l'autre, avec un léger crissement métallique, le lit s'acheminait vers un petit bois de hêtres qui bordait la prairie. Loki le suivait de près, comme un chien de berger derrière une vache d'humeur baladeuse. On entendait au loin le bruit d'un ruisseau.

«Je peux te poser une dernière question?» demanda Lucrecio au bout de quelques minutes.

– Le peux-tu? le relança Calvina, avec un sourire malin.

– Bien sûr que je peux.

– Dans ce cas, pourquoi me demandes-tu si tu peux?»

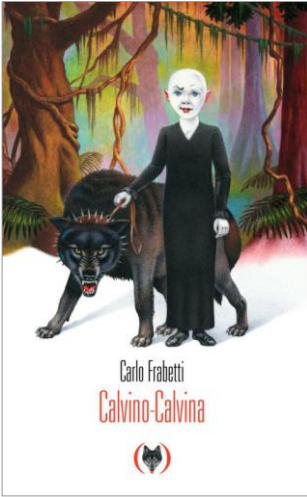
Lucrecio prit une profonde inspiration, compta jusqu'à dix, et poursuivit :

«Je peux te demander si tu es un garçon ou une fille?»

– Bien sûr. »

– Alors pourquoi ne me le dis-tu pas? s'écria-t-il après avoir marqué une pause.

– Parce que tu ne m'as pas demandé si j'étais un garçon ou une fille. Tu m'as demandé si tu pouvais me le demander... »



Calvino-Calvina

Carlo Frabetti

Cette édition électronique du livre
Calvino-Calvina de *Carlo Frabetti*
a été réalisée le 26/08/2010
par les Éditions Les Grandes Personnes.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 2010
sur les presses de L.E.G.O. S.p.A à Lavis
(ISBN : 9782361930134)
Code Sodis : N45406 - ISBN : 9782361930554
Numéro d'édition : 174225